

Café de la paix Mardi 13 mars, 7 rue Très Cloîtres, 18h:

La condition féminine

Si selon le médecin Hippocrate l'utérus lui tient lieu de cerveau (Tota mulier in utéro), la femme doit être par nature soumise à l'homme. Certes aujourd'hui il n'est plus possible de soutenir cette position mais comment concevoir le sens de son émancipation ?

1) le naturalisme et la science

a) Après l'affirmation de l'égalité des hommes par la révolution française le médecin Cabanis¹ convoque la physiologie pour justifier la condition inférieure de la femme

Ce ne sont pas seulement les organes de la génération qui « distinguent » les deux sexes, ce sont aussi les « différences de structure » anatomo-physiologiques. Compte tenu de ses os du bassin, de la forme de ses cuisses et de ses genoux, la femme change plus de centre de gravité en marchant et donc a plus de difficultés à marcher : de là résultera que les femmes ne sont pas faites pour les grands déplacements mais pour une vie sédentaire.(...°)

Autres différences de structure : « les fibres de la femme sont plus molles, ses muscles moins vigoureux ». La théorie des fibres qui vient de la médecine de Boerhaave et de Haller permet la mise en place d'un système d'oppositions : mollesse et faiblesse musculaire des femmes, fermeté et force des hommes, rondeur des formes féminines, source de beauté, caractère anguleux du squelette et du corps masculins, source de « vigueur.(..)

La puberté est pour les deux sexes une « révolution », une crise qui va entraîner une « suite de déterminations particulières » qui vont imprimer « à l'un et l'autre sexe, les penchants et les habitudes propres à leur rôle respectif » (p. 285). Les « humeurs » produites par les organes de la génération exercent une influence directe sur tout le système sanguin et « donnent alors au sang plus d'énergie et de vitalité », d'où « l'impétuosité des mouvements vitaux », « la flamme nouvelle dont brillent les regards et la physionomie » et enfin « les hémorragies ».

Mais son influence ne s'arrête pas là. En effet ce sont l'utérus et les ovaires qui rendent « les fibres charnues plus faibles, et le tissu cellulaire plus abondant » (p. 278) chez la femme. Or il en résulte chez elle « un dégoût d'instinct pour les violents exercices » qui attirent au contraire les jeunes hommes et, comme elles « ont besoin de peu de mouvement pour conserver leur santé », leur « organisation » indique leur genre de vie : les « occupations sédentaires » (p. 278). Et en même temps, par ce sentiment que la femme a de sa faiblesse, va « se développer en elle un nouveau système physique et moral » (p. 279). Elle va manquer de confiance en elle, ne pas se trouver « en état d'exister par elle-même » et donc éprouver le besoin « de fortifier sa propre existence de celle des êtres environnants qu'elle juge les plus capables de la protéger » (p. 278), les hommes bien sûr ; de là chez les femmes ce désir de plaire et cette coquetterie, qui va aussi déterminer « la tournure de leurs idées et le caractère de leurs passions » (p. 280). Cabanis reviendra plus loin à la puberté pour examiner les effets sur les deux sexes de la stimulation des glandes et du cerveau : chez le jeune homme, « un mélange d'audace et de timidité », chez la jeune fille, la « pudeur, qu'on peut regarder comme l'expression secrète des désirs » (§ X, p. 300).

¹ **Pierre Jean Georges Cabanis** est un médecin, physiologiste et philosophe français, né au manoir de Salagnac, à Cosnac (Corrèze) le 5 juin 1757 et mort à Seraincourt le 5 mai 1808 (hameau de Rueil) *Rapports du physique et du moral de l'homme* (1802)

On se souvient en effet que la femme est faible et qu'elle a besoin d'être protégée (par l'homme). Cabanis énonce en effet aussitôt « la loi de la nature », avec toute l'équivoque ici du mot loi (loi biologique ou loi morale ?) : « Il faut que l'homme soit fort, audacieux, entreprenant ; que la femme soit faible, timide, dissimulée » (p. 191).

Car la faiblesse entre « dans le système de son existence, comme élément essentiel de ses relations avec l'homme », étant un élément de séduction : « on n'aime point qu'elle soit si forte », affirme Cabanis (p. 292). Ainsi non seulement la femme est faible par nature, mais elle se doit au moins de paraître faible si elle veut séduire l'homme. Car, au fond, ce qui séduit l'homme, c'est sa docilité, sa soumission : « la femme doit agir sur l'homme, par la séduction de ses manières et par l'observation continuelle de tout ce qui peut flatter son cœur, ou captiver son imagination. Il faut pour cela qu'elle sache se plier à ses goûts, céder sans contrainte, même aux caprices du moment, et saisir les intervalles où quelques observations jetées, comme au hasard, peuvent se faire jour » (§ VIII, p. 293). On voit que la gestion du couple amoureux est une tâche subtile et complexe qui incombe entièrement à la femme, à cause de sa faiblesse, ce dont la force (et la domination) de l'homme le dispense

Nicole Mosconi aux sources du sexisme contemporain : *Cabanis et la faiblesse des femmes*

b) La neurobiologie remet en cause l'existence de différence entre le cerveau des hommes et celui des femmes

« Chaque personne a sa propre manière d'exécuter une tâche cognitive, développée en fonction de ses expériences. » Le cerveau est en effet composé de 100 milliards de neurones et un million de milliards de synapses, gouvernés par seulement 6000 gènes. « Ce qui signifie qu'il n'y a pas assez de gènes pour contrôler toutes les connexions, explique-t-elle. A la naissance, seuls 10 % des neurones sont connectés. Les 90 % restant vont l'être progressivement en interaction avec la famille, l'éducation, la culture. Rien n'est figé dans le cerveau, et il ne cessera de se reconfigurer tout au long de la vie, ce qu'on appelle la plasticité cérébrale. » Lise Eliot résume : « Votre cerveau est ce que vous en faites. Toute activité à laquelle vous consacrez un minimum de temps renforce les circuits cérébraux mobilisés par celle-ci, au détriment de ceux inutilisés. Il serait donc très surprenant, vu les emplois du temps différents des garçons et des filles durant leur croissance, que les cerveaux ne finissent pas par fonctionner différemment. » Autrement dit, pour tous ces scientifiques, le paradigme du câblage tombe. « Il n'est plus tenable d'invoquer des raisons biologiques pour expliquer les différences entre hommes et femmes, conclut Catherine Vidal. Hélas! Cette vision "biologisante" continue d'être invoquée pour justifier la persistance des inégalités entre les sexes dans les parcours scolaires et professionnel

Elena Sencer « Pour en finir avec le neurosexisme », Sciences et avenir février 2012

L'importance des préjugés

Un autre facteur entre en jeu dans les performances : ce sont les préjugés, ajoute Lise Eliot qui rappelle l'expérience du psychologue social américain Claude Steele. Aujourd'hui à l'université Stanford, le chercheur est bien connu pour ses travaux sur « la menace du stéréotype », effet direct du préjugé sur la performance d'un individu. Au début des années 1990, il a fait passer un examen de mathématiques à deux groupes d'étudiants de l'université du Michigan, composés à part égales d'hommes et de femmes doués pour cette matière. Avant le début de l'épreuve, l'un des groupes a été informé que « les résultats font en général apparaître une différence entre les sexes », A l'autre groupe, on a signifié au contraire que « les résultats sont généralement équivalents quel que soit le sexe ». Dans le premier groupe (avec préjugé sexiste), les garçons ont obtenu un score de 25/30 en moyenne contre un catastrophique 5/30 pour les filles. En revanche, dans le deuxième groupe (sans préjugé) les filles ont obtenu 18/30 de moyenne contre 19/30 pour leurs condisciples. Dans le premier cas, la « menace de stéréotype » a eu un effet dévastateur chez les filles, mais aussi un effet stimulant chez les garçons! Claude

Steele a également montré que cette menace concerne tout le monde: soumis à un même exercice, les garçons d'origine européenne s'effondrent tout autant que les filles après avoir entendu que « *les Asiatiques réussissent mieux.* »

Elena Senses « Pour en finir avec le neurosexisme », Sciences et avenir février 2012

2) la création de la condition² féminine par le regard de l'entourage

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un Autre. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs ; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain ; dans la mesure où déjà leur sensibilité s'objective, elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse, élastique qui suscite les désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs ; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse ; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant ; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires ; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

[...] C'est une étrange expérience pour un individu qui s'éprouve comme sujet, autonomie, transcendance, comme un absolu, de découvrir en soi à titre d'essence donnée l'infériorité : c'est une étrange expérience pour celui qui se pose pour soi comme l'Un d'être révélé à soi-même comme altérité. C'est là ce qu'il arrive à la petite fille quand faisant l'apprentissage du monde elle s'y saisit comme une femme. La sphère à laquelle elle appartient est de partout enfermée, limitée, dominée par l'univers mâle : si haut qu'elle se hisse, si loin qu'elle s'aventure, il y aura toujours un plafond au-dessus de sa tête, des murs qui barreront son chemin. Les dieux de l'homme sont dans un ciel si lointain qu'en vérité, pour lui, il n'y a pas de dieux : la petite fille vit parmi des dieux à face humaine.

S de Beauvoir, *Le deuxième sexe*, tome 2, *L'expérience vécue*, Paris, Gallimard, 1949

² Une condition est un conditionnement, et c'est aussi une faculté, une aptitude. Une condition suppose une hérédité et un entraînement, un « à partir de » et un développement, le fait d'être précédé par quelque chose et d'être par cela même prédestiné, sans que cela exclue la possibilité d'une articulation inédite du présent (tout comme le fait que la naissance et la mort définissent la vie n'ôte pas sa réalité à l'instant présent).

Franco La Cecla, *ce qui fait un homme*

3) Y-a-t-il chez les femmes une différence de nature qui les prédispose à la sollicitude (care)³ ?

Des problèmes méthodologiques se révèlent dans nombre de débats féministes qui portent sur la manière dont il convient de caractériser l'expérience morale des femmes. Ces problèmes se posent de façon particulièrement évidente dans les discussions sur l'éthique de la sollicitude. Les philosophes qui défendent cette position éthique affirment que les expériences dites féminines, telles que les soins prodigués à autrui et les expériences liées au fait d'être mère, promeuvent des valeurs différentes de celles qui dominent dans l'éthique de la justice. Elles estiment, en outre, que ces expériences encouragent la formation de concepts du moi et de la moralité différents des concepts traditionnels, et qu'elles favorisent un mode de pensée morale qui repose sur la perception morale empathique de situations particulières au lieu de recourir à des principes généraux. Or, toute position revendiquant des différences systématiques entre la pensée morale des hommes et des femmes est irrecevable *a priori*, dans la mesure où les situations que vivent tant les femmes que les hommes dans les sociétés contemporaines occidentales varient énormément selon la classe, la race, le groupe ethnique, et même les générations, ce qui nous donne des raisons de douter que toutes les femmes, sinon la majorité d'entre elles, partagent *une* perspective morale différente de celle de tous les hommes, voire la majorité d'entre eux. Les recherches menées sur la validité empirique des thèses en faveur de l'éthique de la sollicitude ont d'ailleurs rarement réussi à confirmer l'existence d'un lien entre le sexe et la sollicitude ; à niveau d'études et de statuts professionnels équivalents, les femmes obtiennent sensiblement les mêmes résultats que les hommes aux tests de développement moral, plus spécialement en ce qui concerne la justice. Ce qui a pour conséquence que des femmes travaillant au foyer sont les principales représentantes féminines auxquelles renvoie le point de vue de la sollicitude. En outre, on a trouvé de nombreux exemples d'hommes et de femmes dont la pensée est empreinte d'un souci pour autrui.

Les philosophes qui défendent actuellement l'éthique de la sollicitude ne refusent pas d'admettre que certaines femmes pensent en termes de justice et certains hommes en termes de sollicitude, mais elles associent néanmoins cette attitude aux femmes, puisque la perspective de la sollicitude émerge, selon ces philosophes, de formes de socialisation et de pratique qui sont, dans le monde occidental, essentiellement féminines, telles que : élever les enfants, s'occuper des personnes âgées, entretenir un climat familial solidaire, et prodiguer des soins. Marilyn Friedman suggère pour sa part que l'éthique de la sollicitude est féminine en un sens moins empirique que symbolique ou normatif, car cette éthique exprime des attentes culturelles à l'égard des femmes : celles-ci doivent être plus empathiques, altruistes,

³ **Le care**, notion introduite par la psychologue Carol **Guilligan** (1983) ne part pas des principes mais des situations difficiles. Elle valorise la voix féminine du souci, de l'attention à autrui, qui est étouffée dans le développement moral comme le montre le dilemme de Heinz soumis à des enfants de 11 ans : pour sauver sa femme Heinz doit-il voler le médicament qu'il ne peut payer au pharmacien.

-Jake appliquant le principe que la vie a plus de prix que la propriété justifie le vol

-Amy imagine la condition de la femme dans le cas où son mari est conduit en prison suite à cette action. Elle pense qu'il est préférable de préserver le contact avec le pharmacien en cherchant tous les moyens pour s'arranger avec lui. Contrairement à Jake, qui perçoit ce dilemme comme un problème de logique et de justice, « les jugements d'Amy contiennent les préceptes essentiels à une éthique fondée sur la préoccupation (*care*) d'autrui » La vision de la fille « est constituée de relations humaines qui se tissent et dont la trame forme un tout cohérent, et non pas d'individus isolés et indépendants dont les rapports sont régis par des systèmes de règles ». Partant de là, Gilligan exhibe ce qui se présente comme une posture morale spécifique (l'éthique du *care*) distincte de la théorie de la justice de la société libérale utilitariste illustrée par le raisonnement de Jake. Amy imagine comment maintenir des relations paisibles sans généraliser.

Cf café sur le care

protectrices et sensibles que les hommes (1993, p. 123-124).

Joan C. Tronto (1993) déclare, quant à elle, que l'éthique de la sollicitude n'est pas seulement associée au sexe, mais également à la race et à la classe. Elle relie la perspective morale de la sollicitude aux tâches de nettoyage liées aux fonctions *corporelles*, *tâches* qui, dans l'histoire occidentale, sont principalement reléguées aux femmes, mais pas à toutes les femmes, ni exclusivement à elles ; en effet ce type de tâche n'est seulement effectués par les femmes, mais les classes ouvrières, et, dans la plupart des pays occidentaux, par les gens de couleur en particulier

Alison M Jaggar, *feminisme*, dictionnaire d'éthique et de philosophie morale

4) l'émancipation n'est pas une simple question de choix mais passe par l'offre des capacités de vie bonne

Sous le joug de la loi du patriarcat en effet, l'éthique au féminin peut désigner la codification traditionnelle de la vertu de femmes résignées à leur affectation au service de leurs proches en échange de la protection que représenterait leur confinement dans une position de retrait. C'est l'essence même du système de protection qui légitime la loi du père. À partir du moment où des femmes secouent cette tutelle et réclament leur droit à l'individuation au même titre que tout adulte responsable, l'organisation sociale ne peut reposer sur le principe de la hiérarchisation entre les hommes et les femmes pas plus que sur celle des femmes entre elles.(..)

Mais quelqu'un, quelque part, doit bien assumer la responsabilité des enfants ou des personnes en mal de soutien physique ou moral ? Si ce quelqu'un n'est pas forcément du sexe féminin, que ce quelqu'un refuse la domination et surtout, est en mesure de la refuser, il ne reste qu'une solution : réorganiser l'ensemble de la vie sociale sur la base de la sensibilité aux besoins des personnes dépendantes et de notre responsabilité collective à leur endroit.

L'exigence de transformation va cependant bien au-delà de la seule contestation du sexisme. Les femmes des classes dominantes peuvent bien centrer leur attention sur leur oppression particulière, si elles veulent s'associer l'ensemble des femmes de tous milieux et de toutes origines, cela implique que le féminisme s'attaque à toutes les formes d'exploitation et d'oppression qui rendent la vie d'autres femmes littéralement invivable. (..)

L'approche fondée sur les capacités de la personne de Nussbaum

l'approche de Nussbaum ne repose pas sur la notion de choix. Selon elle, les choix peuvent se réduire à l'accommodement à des formes d'oppression. C'est pour cette raison qu'elle préfère jongler avec l'idée de capacité⁴, i.e. de potentiel humain des personnes, et tente d'examiner

⁴ **'approche des capacités** a été initialement conçu dans les années 1980 suite au travaux d'Amartya Sen comme une approche de l'économie de bien-être, Martha Nussbaum énonce 10 capacités

1) Vie. Être capable de vivre jusqu'à la fin d'une vie humaine de longueur normale .

2) Être capable d'avoir une bonne santé, y compris la santé d'engendrer ; en ayant une nourriture adéquate, un logement convenable.

3) *L'intégrité corporelle*. Être capable de se déplacer librement d'un endroit à un autre sans subir les agressions violentes, y compris l'agression sexuelle ou la violence domestique . Avoir des possibilités de satisfaction sexuelle et de choix en matière de reproduction.

4). *Sens, imagination et pensée*. De pouvoir user de ses sens, de pouvoir imaginer, penser et raisonner – et de pouvoir faire tout cela d'une « façon humaine », informé et éduqué ... en rapport avec des expériences et des productions religieuses, littéraires, musicales, etc. , protégé par une garantie de liberté d'expression ..

5). *Émotions*. Attachement à des choses et des personnes ; amour pour ceux qui nous aiment et nous entourent et nous soignent ... Le droit à un développement émotionnel dénué de peur et d'angoisse ...

6. *Raison pratique*. La possibilité de concevoir une conception du bien et d'engager une réflexion critique sur sa propre vie (avec protection de la liberté de conscience et de la liberté religieuse).

comment les institutions sociales pourraient être mises au service des capacités d'expression de ce potentiel. Son approche ouvre sur l'ici et maintenant d'un monde où l'attention se déplace du salon des philosophes à la cuisine des affaires des simples humains : (...)

Le problème de l'individuation

« Chaque individu étant « unique », l'expérience de la vie de chacun n'a de valeur authentiquement humaine qu'en étant déterminée dans chaque cas par une réflexion et une décision individuelles. De sorte que les sociétés dans lesquelles les citoyens ne peuvent pas choisir leur mode de vie les mutilent d'une partie de leur humanité. De même, chaque société doit se demander si chacun et tous ses membres peuvent accéder à une vie bonne et non se contenter d'évaluer le niveau de vie moyen de la population⁵. » Le problème que ça pose, c'est que les besoins de sollicitude sont toujours là, que les femmes s'en occupent ou non. À mon sens, la seule solution est au niveau de l'organisation sociale en ramenant la question de l'État et des institutions de service. On ne peut pas sortir son épingle du jeu. En fait on peut le faire au niveau du comportement et dire qu'il est tout à fait légitime qu'une jeune femme dise « Moi c'est ma carrière ou mes études qui comptent et tant pis si ma mère est à l'hôpital ou si ma soeur a besoin d'une gardienne ». Mais si on pense au point de vue de l'éthique et que l'on dit que l'on ne veut pas de ce comportement égoïste (que l'on justifie par ailleurs pour les hommes) parce que l'ensemble des besoins de la population ne sont pas couverts, cela veut dire qu'il faut ramener l'idée d'une organisation sociale qui le permette. Par exemple, pensons aux garderies et à leur mission de service universel qui permettent que des femmes puissent se retourner à l'emploi quand le bébé a quelques mois. C'est fondamental qu'il existe des possibilités de services pour l'ensemble de la population. L'individuation, c'est ce que l'on essaie de promouvoir pour l'ensemble des personnes humaines. Le potentiel de création de chaque personne, c'est excessivement important. On a juste une vie, c'est maintenant que ça se passe. Bien sûr il y a des moyens technologiques qui remplissent pour nous, dans les sociétés plus riches, des tâches que personne ne veut effectuer. Mais ça ne résout pas tout. Il faut qu'il y ait un système de solidarité, d'organisation et de prise en charge commune.

Séminaire présenté par Micheline de Sève, Le 11 avril 2008, *Institut de recherches et d'études féministes*

Université du Québec à Montréal

7. Affiliation

A. La possibilité de vivre avec d'autres ..., de reconnaître et de montrer de l'empathie pour les autres êtres humains. (La protection de cette capacité implique la protection d'institutions qui offrent et développent ces formes d'affiliation ...)

B. Le droit d'avoir une base sociale de respect de soi et une protection contre l'humiliation ; le droit d'être traité comme être digne dont la valeur est la même comme celle de tous les autres. Non-discrimination sur la base de la race, du genre, des orientations sexuelles, l'appartenance ethnique, la caste, la religion, l'origine nationale.

8. Autres espèces. Le droit de vivre avec respect pour et en relation avec des animaux et des plantes, et l'ensemble du monde de la nature.

9. *Jeu*. La possibilité de rire, de jouer, d'avoir du plaisir et de se réjouir d'activités de loisir.

10. *Le contrôle sur son propre environnement*.

A. Politique. La participation aux choix politiques, la protection de la liberté d'expression et d'association.

B. Matériel. Avoir de la propriété et avoir des droits propres sur une base d'égalité avec les autres ; avoir un emploi respectant l'être humain ...

⁵ 11 Martha Nussbaum. 2004. « Aristote, le féminisme et les conditions du développement humain »